



HAL
open science

Recension de: Morii Ryo, André Gide, une œuvre à l'épreuve de l'économie, Paris, Classiques Garnier, “ Bibliothèque gidienne ”, 2017, 313 p.

Stéphanie Bertrand

► **To cite this version:**

Stéphanie Bertrand. Recension de: Morii Ryo, André Gide, une œuvre à l'épreuve de l'économie, Paris, Classiques Garnier, “ Bibliothèque gidienne ”, 2017, 313 p.. Romanische Forschungen, 2018, 2/2018, n° 2, p. 277-280. hal-02375628

HAL Id: hal-02375628

<https://hal.science/hal-02375628v1>

Submitted on 22 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ryo Morii, *André Gide, une œuvre à l'épreuve de l'économie*, Paris, Classiques Garnier, « Bibliothèque gidienne », 2017.

L'ouvrage que Ryo Morii a tiré de sa thèse, s'il n'est pas le premier à s'intéresser à l'économie dans l'œuvre de Gide, ainsi qu'il le rappelle bien, d'ailleurs, dans son introduction, offre une étude aussi inédite qu'indispensable aujourd'hui. Envisageant le sujet aussi bien du point de vue de « la relation de l'homme de lettres avec l'économie comme science » qu'« avec la situation économique de l'époque » (p. 9), Ryo Morii propose un parcours problématisé à travers trois dimensions de l'économie : l'économie dépensière, l'économie sociale et l'économie monétaire. Ainsi que le suggère cette tripartition, l'étude s'appuie en fait sur des concepts économiques aussi bien que sur l'histoire politique et sur les grands courants philosophiques de l'époque, dans la mesure où Gide vit à une période qui « confine plus étroitement que notre époque à d'autres domaines - pour n'en citer que quelques-uns : la sociologie, le politique, la morale [...], etc. » (p. 285) : cette fructueuse et stimulante pluridisciplinarité permet de prendre la mesure de l'éclectisme gidien, tout en enrichissant notre connaissance du solidarisme en particulier.

L'un des grands intérêts de la définition élargie de l'économie retenue par Ryo Morii réside dans la manière dont elle permet d'envisager systématiquement de concert la conception gidienne de l'objet économique (le capital, l'argent), et celle qui concerne l'économie de sa personne. En plus de souligner la profonde cohérence de la pensée gidienne (la gestion, par Gide, de son économie personnelle étant presque toujours le prolongement ou le reflet de sa conception de l'économie des biens), ce choix met aussi en relief la manière dont, ici encore, l'éthique personnelle sinon fonde, du moins influence, les conceptions économiques gidiennes. Si Ryo Morii montre bien, ainsi, comment certaines perceptions de l'homme ou de l'écrivain sont littéralement contaminées par cette approche économique, à l'image d'un rapport au temps envisagé en termes de « décalage » ou de « déficit » (p. 47), seule la lecture économique du « secret » paraît peut-être moins convaincante, car difficilement interprétable, n'en déplaise à Klossowski, en termes de « capitalisme psychologique et spirituel » dont la divulgation équivaldrait « à une mise en commun de la vie des âmes » (p. 113). Dans ce domaine, il semble que l'éthique religieuse se détache quelque peu de la perspective économique.

Loin de s'en tenir, comme la plupart des études antérieures, aux œuvres ayant problématisé de manière explicite le sujet (*L'Immoraliste*, *Les Caves du Vatican* ou *Les Faux-Monnayeurs*), Ryo Morii s'attache en particulier aux « œuvres écrites de la fin des années 1890 au début des années 1900 » (p. 12) et propose de celles-ci une lecture inédite. Le choix audacieux et pertinent de ce corpus de jeunesse est l'occasion de relire, sous un angle économique mais aussi politique, des œuvres trop souvent cantonnées à l'esthétique symbolico-décadente ou ironique de Gide. Ryo Morii montre très bien comment les questionnements ultérieurs, relatifs à la dette, au don, à l'acte gratuit, et même au communisme (entendu ici dans son sens premier de socialisme), sont déjà en germe dans *Paludes* et *Le Prométhée mal enchaîné*. Le choix de cet empan chronologique offre en outre l'avantage de pouvoir mettre en perspective certaines des idées économiques gidiennes, telle l'idée d'une « solidarité par la dette » : si l'écrivain la « présente d'abord positivement [au] titre de dévouement à la communauté » dans *Philoctète*, il la « repousse ensuite » en faveur du « triomphe de l'individualisme » dans *Le Prométhée mal enchaîné*, et la « propose finalement [dans *L'Immoraliste*] comme [...] un concept à même de concilier la communauté avec l'individu » (p. 60).

Ce corpus, enrichi par la convocation ponctuelle du *Journal* et des articles de critique, mais aussi par le court texte *Solidarité* découvert en 2011, donne *in fine* de la conception gidienne de l'économie une vision aussi complète qu'ambivalente : comme dans les domaines de l'esthétique et de l'éthique, c'est dans la dialectique entre deux tendances (deux « extrêmes »

même), que peut se définir la position de l'écrivain. De même que Gide « oscille entre la générosité et l'avarice, entre le mépris de l'argent et la recherche du profit et entre la prédilection pour le don et le goût de la spéculation » (p. 36), de même, dans son œuvre, le prêt, qui « incarne en même temps les deux tendances opposées de l'auteur : consommation et économie », « est pour lui une pratique d'ambiguïté [...] : [e]lle rend l'acteur à la fois prodigue et avare, *créancier* et *débiteur* » (p. 46, *sic*). Bien plus qu'une oscillation, les tendances contraires cohabitent et se supposent réciproquement, dans la vie de Gide comme dans la représentation qu'en offrent les œuvres : « la réserve est l'envers de la consommation ou réciproquement », au point que « les deux tendances sont difficiles à distinguer dans la mentalité gidienne », l'économie y est sans cesse « couplée avec la contre-économie » (p. 91).

Sans négliger la critique gidienne, qui aurait certes pu offrir quelques rapprochements plus approfondis (on pense ici notamment aux travaux de Jean-Michel Wittmann sur *Gide politique*), Ryo Morii accorde surtout une belle place aux grands penseurs de l'époque : Darwin, Nietzsche, Freud, Mauss, Durkheim, Bourgeois notamment dialoguent successivement avec Gide. Là encore, l'analyse montre avec beaucoup de finesse comment l'écrivain s'approprie les idées de son époque, tout en les envisageant, le plus souvent, au prisme d'une éthique chrétienne : la conception gidienne de l'économie « semble devoir, plutôt qu'à la réception des courants d'idées de l'époque, à la lecture de l'Évangile » (p. 29). C'est particulièrement vrai, par exemple, pour le « don », qu'il souhaite « pur », dans le cadre d'une « société fondée sur le don réciproque entre les gens » (*Ibid.*).

D'ailleurs, ainsi que l'explique bien Morii, il ne s'agit pas tant d'identifier chez Gide les traces d'une influence avérée que d'explicitier les modalités et les enjeux de cette innutrition économique-politique. Les principes du fordisme (dont on perçoit l'écho dans un dialogue de *Paludes* sur la division du travail) et les théories solidaristes de l'oncle économiste Charles Gide sont ainsi tout à la fois repris(es) et ironiquement mis(es) à distance par le jeune écrivain. De ce point de vue Ryo Morii montre bien, non seulement comment Gide va souvent plus loin, dans ses fictions, que les textes théoriques (Gide, ainsi, « n'oublie pas de poser la question du traitement des *non-solidaires* dont ses contemporains, surtout les solidaristes, négligent souvent de tenir compte » p. 283, *sic*), mais le critique envisage aussi – et c'est l'une des nombreuses audaces de son travail – l'influence réciproque de Gide sur les grands penseurs de l'économie à son époque, à commencer par celle exercée sur Charles Gide, qui partage avec Gide l'usage d'un certain nombre d'images (celle de l'eau par exemple). À ce souci d'historicisation s'ajoute le soin mis par Ryo Morii à rappeler non seulement les positions d'écrivains antérieurs ou contemporains à Gide (le marquis de Sade, Pierre Louÿs, Oscar Wilde, Charles Péguy notamment), mais aussi les lectures économiques dont l'œuvre gidienne a fait l'objet par la suite (Bataille, Sartre, Lyotard, Klossowski, Derrida, etc.) : il souligne là encore avec beaucoup de clairvoyance les oublis ou les impensés de tel ou tel lecteur, à l'image de la représentation lacunaire, par Sartre, du « communisme gidien ».

Si l'on pourra reprocher à cette étude de n'avoir pas envisagé ces questions à l'époque de l'engagement de Gide (dans la décennie des années 1920), comme le reconnaît son auteur lui-même en conclusion, reste que ce travail constitue une « contribution utile aux études gidiennes, voire à l'étude de l'histoire des idées », notamment eu égard aux « affinités et [...] différences *dans la pensée* » de Gide, Charles Gide, et Klossowski (p. 285, *sic*). En plus de confirmer la manière dont la pensée gidienne se trouve, pour le domaine économique également, dépendante de l'éthique et fondamentalement dialectique, le travail de Ryo Morii permet surtout de jeter un regard neuf sur les œuvres de jeunesse de Gide, bien nourries déjà des réflexions économique-politiques qui ont pu obséder le « siècle des révolutions ». Aujourd'hui que l'enseignement comme l'étude de la littérature sont encore souvent coupé(s) des autres disciplines des sciences humaines et sociales – en dépit des invitations à l'interdisciplinarité, un travail comme celui de Ryo Morii a le mérite de rappeler le fécond

dialogue de l'auteur avec les grandes idées de son époque, mais aussi la nécessité de lire l'œuvre littéraire au prisme des grands penseurs de son histoire, comme de sa postérité. Loin des aspirations à une œuvre « pure », c'est bien de la fondamentale hybridité et complexité de l'écriture gidienne que Ryo Morii fait une fois encore la démonstration.

Stéphanie Bertrand, Université de Lorraine (Metz)